

Journal de la Bibliothèque
Napoléon à Truchefort 5.14
(1815) N° 8

DIRECTEUR : PAUL COTTIN

Nouvelle Revue
RÉTROSPECTIVE

Troisième semestre (Juillet-Décembre 1895)

PARIS

AUX BUREAUX DE LA NOUVELLE REVUE RÉTROSPECTIVE

55, RUE DE RIVOLI, 55

—
1896

EN VENTE :

AUX BUREAUX DE LA REVUE RETROSPECTIVE

55, RUE DE RIVOLI, PARIS

UN PROTÉGÉ DE BACHAUMONT, *correspondance inédite du marquis d'Éguilles (1745-1748), publiée d'après les documents conservés au Ministère des Affaires étrangères et à la Bibliothèque de l' Arsenal.* Introduction de cxvi pages, par PAUL COTTIN. — Un volume in-12, tiré à petit nombre, avec le portrait du marquis, celui de Bachaumont et une vue du village d'Éguilles. Prix : 5 francs.

MÉMOIRES D'AUGER (1810-1859), avant-propos et index, par PAUL COTTIN. — Un fort volume in-12 de xxx-690 pages. (Cent exemplaires numérotés ont été mis dans le commerce.) Prix : 10 francs.

L'ANGLETERRE DEVANT SES ALLIÉS (1793-1814). — *Toulon (1793). — Anvers et Nimègue (1794). — Quiberon (1795). — Guadeloupe (1795). — Égypte (1798-1800). — Naples (1799). — Cadix et Cabrera (1808-1814), par PAUL COTTIN.* — Un volume in-8° de 100 pages. Prix : 2 fr. 50.

CHEZ PLON, NOURRIT ET C^{ie}, ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE, PARIS

Collection de la Bibliothèque elzévirienne :

MES INSCRIPCIONS, *journal intime de Restif de la Bretonne (1780-1787), publié d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque de l' Arsenal.* Introduction de cxxv pages, notes et index, par PAUL COTTIN. Paris, Plon, 1889. Rel. percaline.

RAPPORTS INÉDITS DU LIEUTENANT DE POLICE RENÉ D'ARGENSON (1697-1715), *publiés d'après les manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale.* Introduction de cxxxvi pages, notes et index, par PAUL COTTIN. Paris, Plon, 1891. Rel. percaline.

Napoléon à Rochefort (1815).

*Relation de M. Jourdan de la Passardière,
commandant le brick L'Épervier (1).*

Les services que je venais de rendre dans l'accomplissement des missions particulières qui m'avaient été confiées, et mes récents succès sur les Anglais à la côte d'Espagne, me donnaient la certitude d'être nommé capitaine de frégate au cours de l'année 1815. En attendant une promotion, je fus prendre le commandement du brig *L'Épervier*, qui était en armement à Bayonne (11 janvier 1815). Je me trouvais encore dans ce port à la rentrée de l'Empereur en France.

Nous reprîmes le pavillon tricolore.

(1) Ollivier Jourdan de la Passardière, né à Granville en 1783. — et frère aîné de François Jourdan de la Passardière, qui s'était déjà fait un nom par son succès au combat naval d'Arromanches, en 1811 — débuta dans la marine, comme mousse, à l'âge de douze ans. Aspirant en 1799, puis enseigne de vaisseau à bord du *Formidable* sur lequel il assista à la bataille de Trafalgar, il fut pris par les Anglais le 4 novembre et resta leur prisonnier pendant quatre ans. Ayant réussi à s'évader, il rentra dans la marine française, fit les campagnes de Java et des côtes d'Espagne et fut mis en disponibilité après les événements de Rochefort en 1815, ce qui retarda jusqu'en 1827 sa nomination de capitaine de frégate. Il commanda *Le Superbe* pendant l'expédition d'Alger, en 1830, et prit sa retraite comme capitaine de vaisseau, à Cherbourg, où il mourut en 1862.

Rappelons que la *Nouvelle Revue rétrospective* a déjà publié, tome II, page 420, diverses pièces concernant l'*Embarquement de l'Empereur à Rochefort*.

Les Anglais commençaient à bloquer nos ports. Lorsque je mis à la voile pour Rochefort, le Commissaire général m'écrivit pour m'engager à partir sous pavillon blanc, afin d'éviter d'être pris par les Anglais. Je lui répondis que je croirais manquer à l'honneur si j'arborais un autre pavillon que celui de ma nation, et que je n'en arborerais point d'autre pour mon voyage, à moins qu'il ne me donnât des ordres précis et formels à cet égard. J'entrai, d'ailleurs, à Rochefort sans être inquiété.

Au commencement du mois de juillet, *L'Epervier* était mouillé en rade des Bris, attendant un moment favorable pour se rendre en rivière de Bordeaux. Il devait remplacer *La Bayadère*, qui s'y trouvait en station sous les ordres du commandant Baudin (1).

Le 3 juillet, au soir, l'Empereur arriva à Rochefort.

Le 4 juillet, un de ses aides de camp, le général Lallemand, vint à mon bord et me remit un ordre pressant de M. le préfet maritime Bonnefoux, qui m'enjoignait de retourner au mouillage de l'île d'Aix. Ce fut par cet aide-de-camp que j'appris l'arrivée de l'Empereur.

Le calme, puis les vents contraires, m'empêchèrent d'exécuter l'ordre du préfet avant le 6 juillet.

(1) Ch. Baudin, fils du Conventionnel de ce nom, démissionnaire en 1815, reprit du service en 1830 et devint amiral en 1854.

Le 6 juillet, à mon arrivée, le commandant Philibert, qui commandait la frégate *La Saal* (*l'Amphitrite*) et la rade, me donna l'ordre de mouiller au port des Barques, et d'aller sans retard recevoir les instructions de M. le préfet maritime Bonnefoux.

Ce dernier me confirma la présence de l'Empereur à Rochefort et me prescrivit seulement de ne pas m'absenter de mon bâtiment.

Le 8 juillet, à minuit, un gendarme m'apporta un ordre du préfet pour me faire appareiller sans délai et me rendre en rade de l'île d'Aix. Ce même jour, les embarcations du brig avaient été envoyées à Fouras pour prendre les effets des personnes à la suite de l'Empereur et les transporter à bord de *La Saal*.

Le 11 juillet, à minuit, le commandant Philibert m'envoya prendre à bord du brig avec son canot, et me donna l'ordre verbal de me disposer à mettre sous voile à 5 heures du matin et à combattre. Je fis mes préparatifs en conséquence.

A 3 heures du matin, il m'envoya de nouveau chercher, et me donna l'ordre de mettre la batterie du brig dans la cale, et d'envoyer toutes les petites armes et les poudres à bord de sa frégate.

Le 12 juillet, l'Empereur descendit sur l'île d'Aix avec sa suite.

Il avait été proposé à l'Empereur, par M. Besson, enseigne de vaisseau, marié à la fille d'un armateur d'Altona, de sortir de France en

se servant d'un *smak* appartenant à son beau-père.

Le *smak* était venu à Rochefort pour y déposer un chargement, et était mouillé en ce moment à Saint-Martin (Ile de Rhé). L'Empereur se serait rendu à bord de ce bâtiment en se servant de deux bateaux pilotes de la Rochelle, montés par quatre officiers de marine (1).

M. Besson était venu à l'île d'Aix le 12 juillet, pour diriger l'embarquement; mais, soit qu'il y eût un malentendu, soit que le commandant de l'île d'Aix eût des instructions secrètes, lorsque les embarcations qui s'étaient tenues au large de l'île, approchèrent la côte dans la nuit du 12, les factionnaires tirèrent plusieurs coups de fusil et donnèrent l'alarme, en prétendant que des péniches anglaises cherchaient à mettre du monde à terre. La garnison prit les armes, ce qui empêcha probablement l'exécution du projet.

Le même jour, 12 juillet, je reçus l'ordre d'aller mouiller en dehors de l'île d'Aix, en compagnie de la goëlette *La Sophie*, bâtiment de servitude du port.

Pendant la nuit, les coups de fusil que l'on avait tirés à l'île d'Aix, firent détacher plusieurs embarcations armées de la division anglaise

(1) L'un de ces officiers, M. Doret, enseigne de vaisseau, et second du commandant Baudin, fut mis en retrait d'emploi. Plus tard, il devint capitaine de vaisseau, gouverneur de la Réunion, et sénateur sous le second Empire.

mouillée en rade des Basques; ces embarcations s'approchèrent de nous. Le capitaine de *La Sophie*, craignant d'être enlevé par les Anglais, coupa ses câbles et rentra en rade de l'île.

Le 13 juillet, je rendis compte au commandant Philibert de ce qui s'était passé; il me fit rentrer en rade.

Le 14 juillet, au soir, il me prévint que mon bâtiment était destiné à se rendre en parlementaire à bord de la station anglaise; à sa lettre, qui était datée du 12, étaient adjoints une instruction et un arrêté du gouvernement provisoire, relatifs au transport de l'Empereur.

A minuit, il me fit disposer à mettre sous voiles, et me fit connaître que l'Empereur allait se rendre à deux heures du matin à bord du brig, pour être transporté sur la croisière anglaise (1).

(1) « Monsieur Jourdan, lieutenant de vaisseau, commandant le brick *L'Épervier*.

Saal (rade de l'île d'Aix), le 14 juillet 1815.

Monsieur le Commandant, d'après la demande de M. le lieutenant-général Becker, et conformément aux ordres et instructions de Son Exc. le Ministre de la Marine et de M. le Préfet maritime, que je vous ai transmis, vous voudrez bien vous tenir prêt à recevoir à votre bord à 2 heures, cette nuit, l'Empereur Napoléon I^{er}, avec les personnes de sa suite, pour le conduire à bord de la croisière anglaise en rade des Basques; il n'est point nécessaire, M. le Commandant, de vous rappeler les égards qui sont dus à cet illustre personnage. Recevez, M. le Commandant, l'assurance de ma parfaite considération,

Le Capitaine de vaisseau, commandant la division de la rade de l'île d'Aix.

Le 15 juillet, à l'heure indiquée, Sa Majesté se rendit à bord de mon brig; elle était accompagnée des généraux Bertrand, Savary, de Montholon et Lallemand, de M. de Las Cases, de mesdames de Montholon et Bertrand, ainsi que du général Becker.

L'Empereur fut accueilli avec un enthousiasme extraordinaire et une émotion indéscribable à bord de *L'Épervier*; mon équipage était composé de jeunes marins, dont quelques-uns avaient fait partie de la députation qu'on avait envoyée à Paris au Champ de Mai, et je pouvais compter sur lui.

Quant au général Becker, bien qu'il fût spécialement chargé d'accompagner l'Empereur jusqu'à la croisière anglaise et de me garder sous ses ordres, il quitta mon bâtiment avant l'appareillage de l'île d'Aix. Je me trouvai, par ce fait, seul chargé de cette mission délicate.

Je pris les ordres de l'Empereur qui passa l'inspection de mon équipage, et je mis ensuite sous voiles.

M. Borgnis-Desbordes, lieutenant de vaisseau, parent du commandant Philibert et embarqué sur sa frégate, avait été envoyé par lui à bord du brig; cet officier vint me dire en secret, pendant l'appareillage, de faire diligence, parce que l'Empereur pourrait bien être arrêté à bord de mon bâtiment. Je lui répondis que Sa Majesté ne serait jamais arrêtée à bord de *L'Épervier*, du moins tant que je vivrais pour l'empêcher.

Toutefois son avis ne fut pas négligé : j'appareillai de suite, en laissant une de mes ancres. Nous fîmes route pour la rade des Basques : les vents étaient au N.-O., presque calmes.

Pendant la route, l'Empereur était monté sur le banc de quart où je me trouvais ; sachant que j'avais été prisonnier en Angleterre pendant quatre ans, il me questionna sur le caractère des Anglais (1), et me demanda si je me faisais une opinion sur la résolution qu'il avait prise de se rendre en Angleterre.

Je répondis à Sa Majesté que sa question me mettait dans un grand embarras, mais que, puisqu'elle me demandait de lui répondre avec franchise, je pensais qu'il eût mieux valu tenter de se rendre aux Etats-Unis. Sa Majesté me répliqua que l'on croyait ce passage inexécutable, d'après l'avis de personnes compétentes, à cause de la présence des croiseurs anglais.

Je convins qu'en effet il y avait des chances à courir, et j'ajoutai qu'en fin de compte, mon opinion était qu'il fallait essayer de forcer la croisière anglaise sur la frégate *La Méduse* ou sur le brig *L'Épervier*, qui étaient d'une marche supérieure ; que, s'il arrivait qu'on fût joint par l'ennemi, Sa Majesté serait considérée comme prisonnière de guerre, et que j'étais persuadé

(1) Jourdan pouvait d'autant mieux renseigner l'Empereur au sujet des Anglais que non seulement lui-même, mais encore ses deux oncles, MM. de Basprey et de Grancourt, avaient été prisonniers sur les pontons.

qu'elle serait traitée comme telle en se rendant à bord du *Bellérophon*; ainsi, que j'eusse préféré adopter le parti qui offrait encore quelques chances.

L'Empereur, après avoir réfléchi un instant, me répondit : « Il est trop tard, j'ai envoyé l'un de mes officiers généraux à bord de la croisière anglaise; on m'y attend et je m'y rendrai. »

Il descendit alors du banc de quart, et rejoignit les généraux Bertrand et de Montholon, auxquels il fit part de notre entretien. Ces officiers haussèrent les épaules et me traitèrent de « jeune homme ».

Vers 8 heures du matin, Sa Majesté prit du café sur le cabestan du brig. Il s'en répandit quelques gouttes, et les taches qui restèrent furent soigneusement respectées par les hommes de l'équipage, tant que dura mon commandement.

A 9 heures du matin, le calme et le flot retardèrent notre marche.

Un canot du *Bellérophon*, dans lequel se trouvait le premier lieutenant de ce vaisseau, vint à bord de *L'Epervier* (1). L'Empereur s'en servit pour se rendre sur le vaisseau anglais; on lui

(1) Le vaisseau de l'amiral Hotham approchant, le capitaine Maitland, commandant le *Bellérophon*, voulut empêcher son supérieur de lui enlever l'honneur « de terminer une affaire qu'il avait menée si près de sa fin » (voir ses *Mémoires*), et expédia en toute hâte son canot au brig, pour y aller prendre Napoléon.

rendit les honneurs lorsqu'il monta à bord du *Bellérophon*.

J'écrivis à M. le capitaine Maitland (1), pour lui donner connaissance de la mission dont j'étais chargé; cette lettre fut communiquée par mon second au général Bertrand, qui ne trouva aucun inconvénient à ce qu'elle fût remise. Le capitaine Maitland m'en accusa réception (2).

Le calme continuait et le flot me drossait à terre. Je fis mouiller.

Je me rendis ensuite à bord du *Bellérophon* pour prendre les derniers ordres de Sa Majesté, et pour faire accélérer le déchargement de la

(1) « A M. le Commandant du vaisseau de guerre anglais le *Bellérophon*.

Brick *L'Épervier*, le 15 juillet 1815. — Monsieur le commandant, chargé de la haute mission de transporter à bord de la croisière anglaise, sur le brick *L'Épervier*, que je commande, l'Empereur Napoléon, j'ai l'honneur de vous donner connaissance que Sa Majesté a saisi l'occasion de l'arrivée de l'un de vos canots à bord du brick, pour laisser mon bâtiment. Je vous prie de me dire si c'est bien à bord de votre vaisseau qu'Elle s'est rendue.

O. JOURDAN, lieutenant de vaisseau. »

« To Monsieur Jordin (*sic*), commander of the *Épervier*, french man of war brig.

His Majesty's ship *Bellerophon*. Basque roads, 15 July 1815. Sir, Napoleon Bonaparte, late Emperor of the French, has this day embarked on board his Majesty's ship under my command, from the *Epervier*, french man of war brig, commanded by monsieur Jordin.

J. MAITLAND, captain of H. M. ship *Bellerophon*. »

goëlette *La Sophie* qui portait les bagages des personnes de sa suite.

A mon arrivée, l'Empereur reposait. A son réveil, il passa l'inspection de l'équipage du vaisseau aux postes de combat ; Sa Majesté me fit ensuite inviter à déjeuner.

Avant mon départ, MM. Bertrand, de Montholon et de Las Cases vinrent m'entretenir de l'opinion que j'avais manifestée à l'Empereur au sujet de la manière dont il serait traité par les Anglais.

Quant à eux, ils avaient la conviction qu'ils seraient bien reçus en Angleterre, que tout se calmerait en France, et ils entrevoyaient même la perspective d'un retour. Je leur répondis en renouvelant mes doutes, et en formulant le désir que leurs espérances se réalisassent.

Cependant, le général de Montholon me parut affecté de mes pressentiments, et il en conservait le souvenir lorsque nous nous revîmes, après la mort de l'Empereur. Le général Bertrand, lui non plus, n'avait pas oublié cette conversation, lorsqu'il eut l'occasion, plus tard, de faire un séjour de quelque durée à Cherbourg ; et pendant tout le temps qu'il habita cette ville, il ne s'écoula guère de jour qu'il ne vint passer quelques heures soit avec moi, soit dans ma famille.

A une heure, je pris congé de Sa Majesté pour retourner au mouillage de l'île d'Aix.

En faisant ce mouvement, je rencontrai une embarcation du port qui portait plusieurs per-

sonnes de la suite de l'Empereur. Cette embarcation était désarmée de son gouvernail et manœuvrait avec difficulté; je la pris à la remorque et la conduisis à bord du *Belléophon*.

Lorsque je passai à la poupe de ce vaisseau, l'Empereur vint dans la galerie; l'équipage était monté dans les vergues pour le saluer; il nous fit de la main des signes d'adieu et nous le perdîmes bientôt de vue.

A 3 heures de l'après-midi, je repris mon mouillage habituel et j'allai rendre compte de ma mission.

A la suite de ces événements, je fus mis en non-activité, et ne repris du service qu'en 1817...

Autographes.

DEUX LETTRES D'ALGÉRIE (1835-1854)

*Le général Drouet d'Erlon à M. Théodore
Roussel (1).*

Alger, 15 Juillet 1835.

Mon cher monsieur Théodore,

J'ai reçu votre lettre du 1^{er} de ce mois; je vous

(1) De notre collection. — M. Théodore Roussel, entrepreneur de serrurerie, était le frère de M. Henry Roussel, commandant de la garde nationale, dont nous avons publié, le 10 février dernier, un mémoire sur les journées de Février 1848.

Nous respectons, selon la coutume de la *Revue*, l'orthographe de ces lettres.

en remercie. Tout ce que vous avez appris par les journaux sont le résultat de l'intrigue. Jamais la colonie n'a été plus prospère qu'elle ne l'ait aujourd'hui (1). J'espérois beaucoup pour l'avenir, mais une faute que vient de commettre mon lieutenant commandant à Oran, peut déranger tout mes calculs : il est sorti de cette ville avec à peu près trois mille hommes, sans ordres, et, malgré toutes les recommandations que je lui avais faites, pour aller attaquer notre ville sans motif ni raison, il s'est fait battre complètement, le 26 du mois dernier (2), et a été obligé de rentrer dans la place.

Ce fait se passoit à quatre vingts lieux de moi. Dès que j'en fus informé, j'envoyois un de mes aide-de-camp pour lui ordonner de rentrer; mais il est arrivé trop tard, tout étoit terminé. J'ai cependant encore l'espoir de renouer mes négociations avec ce chef arabe, et ramener la paix.

Voilà où l'envie des grades ou des décorations mène les ambitieux : j'ai fait remplacé et renvoyé en France cet officier général, mais nos affaires n'en souffriront pas moins ici. Au reste, le maréchal Clausel vient me remplacer. Nous verrons si son système vaudra mieux que le mien; on

(1) Le général Drouet d'Erlon avait été nommé gouverneur général de l'Algérie en 1834.

(2) Il s'agit de la défaite du général Trézel par Abd-El-Kader, au combat de la Macta.

me permettra d'en douter jusqu'à ce que les faits viennent nous le prouver...

D., COMTE D'ERLON.

*Le général Pélissier à l'amiral *** (1)*

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL
DE L'ALGÉRIE.

Alger, le 4 novembre 1854.

—
Cabinet

Cher amiral,

J'ai reçu votre lettre, et j'en ai compris le contenu. Je vous donne l'*aman* le plus complet, et sans condition. Je vous remercie pour vos condoléances; je ne sais si la disparition du grand homme influera beaucoup sur l'interdit dont je suis frappé. Le successeur qu'on lui a donné là-bas prouve que nous voulons nous entourer de gens de notre âge, et j'ai l'irréparable malheur d'avoir un peu trop d'années pour être placé dans les contemporains (2).

(1) Communication de M. GABRIEL COTTREAU. — Le général Pélissier, gouverneur d'Oran, remplissait alors les fonctions de gouverneur général de l'Algérie par intérim, en l'absence du général Randon.

(2) Le maréchal de Saint-Arnaud était mort du choléra, en Crimée, le 28 septembre précédent. Le général Canrobert, qui lui avait succédé dans le commandement de l'armée de siège, fut à son tour remplacé par le général Pélissier au mois de mai 1855. Celui-ci était alors âgé de 61 ans.

Cependant, comme il me paraît inévitable que la question ne se reporte pas désormais sur la Sprée et sur la Vistule, il est probable qu'il faudra, cette fois, qu'on appelle sur le Rhin ceux dont on n'a pas voulu, soit dans la Baltique, soit en Crimée; et prenez bien ceci comme une plainte sans fiel, une résignation sans amertume, car je suis devenu chaque jour plus philosophe. La situation qui, à tort ou à raison, m'a été faite, a visiblement développé chez moi un goût de solitude, et si, au peu que je possède, je pouvais seulement réunir les 50 000 francs dont les cohéritiers et les gens d'affaires nous ont frustrés, je m'en irais dans un coin cultiver mes œillets.

Un sentiment de patriotisme seul me retient, dans un moment où il y aura lieu, sans doute, à un appel général. Dans tous les cas, si on nous remue, j'irai vous chercher à Rueil, et nous causerons.

En attendant, je poursuis mon quatrième *intérim*. Je suis comme un de ces petits *bons-hommes* qui figurent dans le tourbillon d'une vielle organisée : un mécanisme les fait apparaître à un moment donné, puis ils s'éclipsent tout à coup, pour reparaitre au bout d'une autre période.

Le gouverneur actuel meurt d'envie d'être maréchal de France! Comme il ne peut guère mieux être placé pour avoir l'air de faire de gigantesques opérations, et risquer peu sa peau, il y tient — je veux dire au gouvernement — et un

portefeuille seul le lui ferait lâcher. Quant à moi, j'y tiens peu, désormais, et je tiens à retourner au canon. Cassaigney tient au moins autant que moi... Renson, plus heureux, est allé là-bas où, comme toujours, il a fait honneur à son maître, et a été fait officier de la légion d'honneur.

Quand je retournerai à Oran, sur le 20 de ce mois, je suppose, je ferai votre commission en *ni*.

Votre bien affectionné.

GÉNÉRAL PÉLISSIER.

DEUX LETTRES DU GÉNÉRAL COUSIN-MONTAUBAN,
COMTE DE PALIKAO (1)

Au comte de Coëtlogon.

Lyon, 21 juillet 1870.

Mon cher préfet,

Je vous remercie de votre bonne lettre du 20 juillet : l'on est heureux de trouver des sympathies chez ses amis, dans les mauvais moments. L'opinion publique et l'opinion de l'armée me vengent bien de mes ennemis, mais il est déplorable que de pauvres sentiments de jalousie et d'envie viennent se faire jour, quand il est question d'une guerre aussi sérieuse.

(1) Communication de M. GABRIEL COTTREAU.

Les raisons qui m'ont empêché d'être nommé maréchal sont les mêmes qui, aujourd'hui, me tiennent éloigné de l'armée active.

Croiriez-vous, mon cher préfet, qu'un député de mes amis est allé au Ministère pour savoir les causes qui empêchaient de me donner un commandement, que, depuis longtemps, l'opinion publique me discernait ? Savez-vous ce qu'on lui a répondu ? Que mon âge était le seul motif ! (1).

Vous me connaissez, et vous savez si j'ai conservé toute ma vigueur de corps et d'esprit !

Puis, l'on a ajouté : « Employer un général âgé, ce serait blesser l'amour-propre des autres généraux qui ne sont pas plus âgés que le général de Montauban, et qui sont compris dans ceux qui restent au service sans limites d'âge. » Voilà un mensonge des plus outrecuidants ! Que l'on prenne l'*Annuaire militaire* de 1870, et vous trouverez, dans la même catégorie que moi, les généraux Schramm, Charon, Thiry et Dalesme.

Pas un d'eux n'est employé depuis plus de dix ans, et le général Schramm a 84 ou 85 ans ; le général Charon a une maladie très grave de la vessie ; le général Thiry est aveugle, et le général Dalesme ne peut sortir de son pays où vous

(1) Voir, dans son ouvrage, *Un ministre de la guerre de vingt-quatre jours*, comment le général Cousin-Montauban, comte de Palikao, explique l'éloignement où on le tint de l'armée active, en 1870. Il n'en fut pas moins nommé ministre de la Guerre, le 9 août, après la chute du ministère Ollivier.

avez pu le connaître, il y a dix ans : c'est un homme incapable du moindre service.

Quelle honte pour un gouvernement de se prêter à de pareilles intrigues !

J'ai lu l'article que vous m'avez envoyé et, s'il est reproduit dans d'autres journaux, il doit faire de l'effet dans l'opinion du pays !

Quant à l'histoire d'un commandement sur les côtes de la Baltique, c'est très probablement encore un leurre pour calmer, pendant les premiers moments, l'opinion si justement indignée de la manière dont on traite les services que j'ai rendus.

Je ne crois donc à aucun dédommagement ; si par hasard je me trompe, comptez, mon cher Préfet, en toutes circonstances, sur mon amitié pour vous et pour les vôtres.

Mille compliments affectueux autour de vous. Je vous serre la main.

GÉNÉRAL CH. DE MONTAUBAN.

Le même au même.

4^e CORPS D'ARMÉE.
CABINET
DU GÉNÉRAL COMMANDANT.

Quartier général de Lyon, le 25 juillet 70.

Mon cher préfet,

Je trouve votre lettre à mon retour de Dijon où nous avons été tous pour embrasser Charles à

son passage pour Belfort, où se rassemble son corps d'armée.

Tous mes amis sont comme vous, mon cher préfet, et comme personne ne veut croire aux sottises raisons données sur mon âge, l'on a recours à un motif non moins stupide : on prétend que je suis un orléaniste ! Comprenez-vous quelque chose à de pareilles stupidités ?

J'ai connu les princes d'Orléans en Algérie, et certes, j'ai appris à estimer leur valeur et leur caractère, mais je n'ai jamais eu directement ou indirectement, depuis 1848, aucune relation avec eux.

J'ai des amis qui professent cette opinion, mais s'il fallait se brouiller avec tous ceux qui ont des sentiments politiques d'une autre nature que les nôtres, il faudrait renoncer à toute espèce d'amitié.

La véritable cause, je vous l'ai dite : j'ai contre moi, dans l'entourage de Sa Majesté, les jaloux et les envieux ; mais ils ont beau faire, ils ne parviendront pas à effacer mon nom de l'Histoire, alors que l'on ne saura pas seulement s'ils ont vécu. Quant au grand commandement de la Baltique, n'en croyez pas plus que moi, un seul mot. C'est une idée jetée dans les journaux pour apaiser l'opinion publique qui s'étonne, après tous les services que j'ai rendus, de me voir mis de côté.

Quant à votre fils, mon cher préfet, je ne vois qu'un moyen pour lui de prendre part à la guerre :

